

# DE LA DOMINATION ET DU SACRIFICE ANIMAL AU SACRIFICE DE L'EUCHARISTIE

## Introduction

A la suite de Marcel Jousse, j'ai eu l'occasion les années précédentes d'exposer que l'Eucharistie nous proposait deux Tables : la Table de la Parole et la Table de la Chair et du Sang. D'abord la Table de la Parole, où nous sommes invités à manger la Parole, en prenant cette affirmation au pied de la lettre, c'est-à-dire en portant véritablement cette Parole dans notre bouche par la mémorisation, la remémoration et la rumination, d'après les lois du style oral-global mises en évidence par Marcel Jousse. Ensuite, la Table de la Chair et du Sang de l'Enseigneur, en montrant précisément la logique gestuelle profonde qui relie ces deux manducations. En nous faisant manger sa Parole, Rabbi Iéshoua veut nous rendre participants de son Esprit afin que, progressivement, nous devenions lui. C'est l'idéal de tout professeur que de vouloir, non seulement communiquer sa science à ses élèves, mais si c'était possible de passer tout entier en eux. Cet idéal, Rabbi Iéshoua l'accomplit : après avoir passé trois ans à communiquer sa science du Père à ses appreneurs, le soir du Jeudi-Saint, il passe tout entier en eux en se faisant manger sacramentellement par la manducation de la Chair et du Sang.

Il est toutefois un autre aspect de la Table de la Chair et du Sang, qui n'est pas développé par Marcel Jousse, mais qui est central dans notre foi, même s'il est sous-estimé par beaucoup de chrétiens, c'est celui d'être un repas sacrificiel. La théologie parle du « Saint sacrifice de la messe ». N'oublions pas que notre messe, par ses deux parties : la Table de la Parole et la Table de la Chair et du Sang, reproduit les deux grands aspects de la vie religieuse juive : la Synagogue où étaient mémorisés et interprétés la Tôrah et les Prophètes, par notre Table de la Parole ; la liturgie sacrificielle du Temple, par notre Table de la Chair et du Sang.

C'est ce aspect sacrificiel de l'Eucharistie que je voudrais développer devant vous, en s'interrogeant d'abord sur la signification du sacrifice animal qui constituait la liturgie du Temple chez les Juifs, afin de pouvoir comprendre pourquoi la mort du Dieu-Homme constitue un véritable sacrifice, pourquoi elle abolit le sacrifice animal, quelle est la signification de ce sacrifice du Dieu-Homme et comment ce sacrifice est non seulement signifié mais rendu présent par le mimodrame du pain et du vin transsubstantiés en chair et sang du Dieu-Homme. Et rendu présent afin que, mangeant la chair et buvant le sang de la victime, nous entrions en participation des mimèmes de cette victime, tels qu'elle les a vécus pendant ce sacrifice de la Croix.

Nous étudierons successivement :

- 1) La domination de l'animal
- 2) Le sacrifice de l'animal
- 3) Le sacrifice du Dieu-Homme

## 1. LA DOMINATION DE L'ANIMAL

La première récitation de la Genèse semble établir un lien entre le fait que le Terreux soit fait « en ombre d'Elohim, comme ressemblance d'Elohim » et la domination sur les animaux :

« Nous ferons un Terreux en ombre ( TséLÉM) de nous,  
comme ressemblance (DeMoûTh) de nous,  
et ils domineront le poisson de la mer,  
et l'oiseau des cieux,  
et la bête et toute la terre,  
et tout le fourmillement  
qui fourmille sur la terre. »  
(Gn 1, 26)

La ressemblance avec Dieu consisterait-elle à dominer tous les animaux du ciel, de la mer et de la terre ?

### La nomination des animaux

Dans la deuxième récitation de la Genèse sur la création de l'Humain, il est également question du rapport de l'Humain avec les animaux. Mais là où la première récitation de la Genèse parlait de domination, la seconde parle plutôt de nomination.

Cette nomination est la mise en œuvre du mimisme, car il s'agit bien de saisir le geste caractéristique de chaque animal, ainsi que le montre le texte biblique.

« Et le Seigneur Dieu a formé de la terre  
tout vivant des champs  
et tout oiseau des cieux,  
et il a fait venir vers le Terreux,  
pour voir ce qu'il lui criera..  
Et tout ce que le Terreux, âme vivante, lui criera,  
c'est son nom.  
Et le Terreux a crié des noms à toute bête,  
à l'oiseau des cieux  
et à tout vivant des champs. »  
(Gn 2, 19-20)

Mais cette nomination ne suffit pas au Terreux<sup>1</sup>, il semble encore lui manquer quelque chose, « une aide qui le fasse connaître à lui-même ». Le mot hébreu *kênegdo*, utilisé ici pour qualifier l'aide donnée au Terreux, signifie « raconter, expliquer, annoncer, faire connaître »<sup>2</sup>. Jean-François Froger affirme que le sens de cette parole est : « je vais lui donner la capacité d'être conscient de lui-même »<sup>3</sup>. En effet, sans cette conscience, le Terreux est seul, en étant isolé de lui-même.

---

<sup>1</sup> Nous utilisons de préférence « Terreux » au lieu d'« Adam », d'une part, pour garder l'assonance entre Terreux et Terre, comme en hébreu il y a assonance entre Adam et Adamah, signifiant le lien profond qui existe entre l'Humain et la Terre où il vit, et d'autre part, pour éviter de restreindre à un individu seul – ce que sous-entend habituellement le terme d'Adam – ce qui s'applique également à tout Humain, qu'il soit homme ou femme.

<sup>2</sup> Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le Bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, p. 43.

<sup>3</sup> Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le Bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, p. 43.

En réalité, le rapport de l'Humain avec les animaux comporte une gradation : il s'agit d'abord pour lui de les nommer et ensuite de les dominer. Et il lui faut une aide pour passer de la nomination à la domination, c'est-à-dire de la manifestation d'En Bas, l'animal dans son geste caractéristique, à la réalité d'En Haut, l'animal dans sa dimension symbolique et son rapport aux énergies psychiques. En effet, cette domination n'a rien à voir avec la domestication servile externe, comme on l'entend communément. Il s'agit de la domination intérieure, car les animaux symbolisent les énergies psychiques : concupiscibles, irascibles et rationnelles, qui habitent l'homme pour lui permettre de vivre en vérité, c'est-à-dire de passer de l'ombre de Dieu à la ressemblance de Dieu.

« Il a été demandé [au Terreux] de nommer tous les animaux, autrement dit de voir et de reconnaître tous les aspects qu'il porte en lui. Il est en effet courant dans les traditions anciennes d'assimiler les caractéristiques humaines et les émotions au règne animal. L'iconographie tibétaine représente ainsi les poisons de base de l'esprit que sont l'avidité, la haine, l'illusion sous la forme d'animaux tels que le porc, le serpent et le coq. Pour évoquer des penchants humains, on sait que La Fontaine s'est beaucoup inspiré des fables antiques d'Esopé, qui mettaient également en scène des animaux. »<sup>4</sup>

« Les animaux en nous, ce sont les pulsions, nous dit Catherine de Sienne dans son livre *Le Dialogue*. « L'homme naît dans l'étable, parmi les animaux, et ceux qui n'exercent pas la lumière de la raison font du Temple de leur âme un repaire d'animaux, le jardin de leur âme revenant à l'état sauvage ». Que ceux qui s'identifient à leurs sens deviennent des animaux, voilà un enseignement bien traditionnel ! »<sup>5</sup>

Notre vocabulaire, à travers des formules toutes faites, exprime bien ce lien entre les animaux et nos énergies :

têtu comme un âne  
simple comme une colombe  
prudent comme un serpent  
cruel comme un loup  
doux comme un agneau  
fort comme un lion  
souple comme un chat  
fidèle comme un chien  
rusé comme un renard  
mémoire d'éléphant  
fier comme un coq  
bête comme une poule  
peureux comme un lapin  
mal léché comme un ours  
sobriété comme un chameau  
orgueilleux comme un paon  
grégaire comme un mouton  
sale comme un cochon  
laborieux comme une fourmi  
gai comme un pinson

---

<sup>4</sup> Eric EDELMANN, *Jésus parlait araméen*, Editions du Relié, 2000, p. 32.

<sup>5</sup> M. G. MOURET, Préface du livre *Le Bestiaire de la Bible*, Editions DésIris, 1994, p. 7.

bavard comme une pie  
fermé comme une huître  
fainéant comme une couleuvre

Rabbi Iéshoua envoie ses appreneurs « comme des brebis au milieu des loups » et leur conseille « d'être prudents comme les serpents et candides comme les colombes » (Mt 10, 16). Il compare les faux prophètes à des loups rapaces (Mt 7, 15). Il nous donne les oiseaux du ciel comme exemple d'abandon à la Providence (Mt 6, 26). Il considère les foules « lasses et prostrées » comme des brebis qui n'ont pas de pasteur (Mt 9, 36) et ses appreneurs comme les brebis d'un troupeau dont il est le Pasteur par excellence (Jn 10, 1-18) et les Humains comme des poissons que ses appreneurs auront la mission de pêcher (Mc 1, 17).

Et c'est sans doute pour cela que le Terreux, face aux animaux, « crie ». Comme le fait remarquer Jean-François Froger, le verbe « crier » vient du latin *quirito*, passé par le bas latin dans le français, qui signifie « appeler au secours, appeler à son aide »<sup>6</sup>. « [Le Terreux] aurait appelé au secours en nommant les animaux »<sup>7</sup>. Est-ce à dire que l'animal représente un danger pour le Terreux dont il devrait se prémunir ? Oui, parce que, symboliquement, les animaux représentent les énergies psychiques qui sont des forces vives au service de l'Humain pour son hominisation d'abord et sa divinisation ensuite. Car l'Humain est d'abord un animal qui récapitule en lui toute l'animalité. Il doit donc s'hominiser, en quittant l'animalité, pour pouvoir ensuite se diviniser. Tout dépend si l'Humain arrive à dominer ses énergies animales ou au contraire se laisse dominer par elles. Mais pour les dominer, le Terreux a besoin d'un secours : la prise de conscience de ces énergies psychiques qui sont en lui afin de pouvoir les dominer.

« Ce que l'homme véritable doit consentir, c'est non seulement de ne pas s'identifier à l'animalité en lui mais de l'intégrer en la dominant. Or, dominer l'animalité exige qu'on ait d'abord conscience de cette animalité et qu'ensuite on l'apprivoise, on la domestique, pour qu'elle serve de puissance et non de guide. Nous retrouvons la domestication dont le but n'est pas simplement de subvenir aux besoins en nourriture ou en force de travail – ce qui ne ferait nullement sortir de l'animalité car les animaux savent eux-mêmes exploiter d'autres animaux en les mangeant... en les « domestiquant » comme les pucerons le sont par les fourmis ou les bactéries par les vaches !

« Il faut que non seulement l'homme utilise la puissance de l'animalité en lui-même mais qu'il la domine, qu'il en soit le maître, mais la seule chose qui fait de lui un maître, ce n'est pas une puissance matérielle supérieure (comme la balle de fusil est plus efficace que le coup de corne du rhinocéros), c'est l'accès au sens. Il faut donc que l'homme accède à la conscience du sens de son animalité. »<sup>8</sup>

« Le corps de l'Homme est appelé à rejoindre son modèle, ce qui veut dire qu'il est programmé dans une finalité précise : faire de nous des Hommes, puis des dieux. Apporter un blocage au déroulement de ce programme, c'est générer la maladie. Pour l'instant, notre humanité dans le collectif ne comprend pas encore ces choses : elle n'en est encore qu'au stade animal correspondant à l'état confusionnel de « sixième jour » de la Genèse ; identifiée à l'au-dehors des choses, elle n'a aucune idée de l'au-dedans cependant régi par des lois qu'elle ignore et donc qu'elle transgresse ; d'où tant de souffrances !

« Cette actualisation du prodigieux programme de vie qui fait notre vocation se joue à partir du noyau divin fondateur, le « Fils de l'Homme » que chacun de nous, en lui, doit faire croître par la

<sup>6</sup> Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le Bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, p. 43.

<sup>7</sup> Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le Bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, p. 43.

<sup>8</sup> Jean-François FROGER et Jean-Pierre DURAND, *Le Bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, pp 170-171.

force conjointe de l'Esprit-Saint et de son propre esprit. Pour cela une somme d'énergies potentielles inouïe nous est donnée, que nous avons à réaliser au cours de notre vie ; ces énergies deviendront informations et construiront l'Arbre de la Connaissance dont nous avons à devenir le fruit... JE SUIS. »<sup>9</sup>

L'Humain a donc pris conscience du geste caractéristique de chaque animal et l'a nommé. Mais il lui reste à prendre conscience que chaque animal n'est que la matérialisation, l'extériorisation des énergies psychiques qui sont en lui, à l'état non-conscient, et que l'Humain risque de ne pas savoir exploiter si elles ne viennent pas à la conscience, autrement dit si l'Humain ne les porte pas dans sa maison, ce qui est le sens étymologique du verbe « dominer ». Il faut que l'Humain prenne conscience de ce non-conscient qui est en lui et qu'il s'unisse à lui, dans la conscience, pour que ces forces vives, dominées par lui, soient « mère de la vie » = *Hawah* = Eve = la Vivante et que l'Humain passe de l'inaccompli vers l'accompli, de l'ombre vers la ressemblance :

« Aujourd'hui la prise en compte de l'inconscient nous a fait découvrir ce que cela veut dire. Si je vois un serpent sur mon chemin (en rêve ou en réalité) j'ai à m'interroger sur ce qu'il représente pour moi : inaccompli, ce peut être une langue vipérine et destructrice, une sexualité dévoyée, un désir de meurtre... ; accompli, il sera l'oiseau, l'ange révélateur de mon charisme ou du don de guérison, etc. Si je vois un lion, inaccompli, il est certainement orgueil ou vanité, volonté de puissance ; accompli, il me conduira dans l'humilité de la dimension royale. Une tigresse m'évoquera la possessivité, la jalousie... ; accomplie, sa puissance me confère une qualité d'amour gratuit, non possessif et jusqu'ici insoupçonné pour l'autre. Ainsi, en allant de terre en terre nouvelle, de champ de conscience en champ nouveau, construirai-je mon Nom, le YHWH que je dois devenir. »<sup>10</sup>

#### **La domination des animaux**

C'est pour cela que le Terreux a besoin d'une aide qui, à travers la nomination des animaux, l'aide à prendre conscience des énergies psychiques que ceux-ci symbolisent afin qu'il puisse dominer ces énergies. Cette aide, c'est la fonction symbolique qui relève du côté féminin de chaque Humain et qui le travaille inconsciemment. Cette fonction symbolique est double : elle est destinée à permettre à l'Humain de prendre conscience que l'*adamah* est une expression de Dieu à travers laquelle l'Humain peut le connaître ; elle est également destinée à permettre à l'Humain de prendre conscience que les animaux sont une manifestation de ses énergies psychiques qu'il doit dominer. Sinon, ces énergies risquent de troubler son regard et l'empêcher de percevoir en vérité le Monde d'En Bas pour ce qu'il est : une manifestation du Monde d'En Haut. C'est ce qui va se passer lors de la tentation de *'Ishah* par le serpent.

C'est pour cela que, dans la deuxième récitation de la Genèse, nous assistons à une extériorisation, faite par Dieu : « l'extraction » de *'Ishah*, pour une prise de conscience faite par l'Humain de ce qu'il y a de plus intérieur lui-même et qui pourrait rester non-conscient : la fonction symbolique.

Cette *'Ishah* est bâtie de son côté gauche, le côté féminin, lieu du cœur, siège de la pensée et de la mémoire. Elle est bâtie par Dieu pendant le sommeil de *'Ish*, c'est-à-dire que *'Ishah* est bâtie de *'Ish* non-conscient. *'Ishah* est dans *'Ish* et il n'en a pas conscience. Dieu a fait surgir *'Ishah* du non-conscient de *'Ish*. Elle permet ensuite à *'Ish* de prendre conscience, en déclenchant chez lui la première parole qui est, en fait, une parabole : « Celle-ci cette fois-ci, os de mes os et chair de ma chair ». En étant extériorisée par la femme, *'Ishah* permet à *'Ish*, extériorisé par l'homme, de percevoir la Réalité du Monde d'En Haut qu'elle constitue et

<sup>9</sup> Annick de SOUZENELLE, *Le symbolisme du corps humain*, Albin Michel, 2000, p. 427.

<sup>10</sup> Annick de SOUZENELLE, *L'Alliance oubliée, La Bible revisitée*, Albin Michel, 2005, p.188.

de transformer le mimisme concret de la femme en mimisme analogique de *'Ishah*. Désormais la fonction symbolique est en route, dans un dialogue entre *'Ish* et *'Ishah*. C'est en cela que réside le lien entre « mâle et femelle » et nomination-domination des animaux.

Cette récitation de la Genèse nous révèle donc qu'en tout Humain, il y a du mâle, manifestation du conscient, et du femelle, manifestation du non-conscient. Et c'est en tant qu'il est à la fois *'Ishah* et *'Ish*, non-manifesté et manifesté, non-conscient et conscient, que l'Humain est ombre de Dieu ; et c'est lorsque tous deux ne font plus qu'une seule chair, le mâle et le femelle, le manifesté et le non-manifesté, le conscient et le non-conscient que l'Humain devient la ressemblance de Dieu.

Remarquons que cette prise de conscience du non-conscient par le conscient est opérée par Dieu lui-même sous la forme d'une verticalisation ascendante : *'Ishah* est bâtie, construite à partir d'un des côtés de *'Ish*. Toute construction repose sur des fondements pour s'élever solidement en hauteur. Toute émergence du non-conscient vers le conscient est perçue symboliquement comme une montée des profondeurs de l'Humain. La fonction symbolique est donc une verticalisation ascendante, se fondant sur l'intussusception mimismologique du Monde d'En Bas pour s'élever à la connaissance du Monde d'En Haut. Et cette verticalisation ascendante est réalisée dans l'Humain par Dieu. La fonction symbolique est un don de Dieu reçu par l'Humain.

#### **Le mimodrame du Serpent**

Il est intéressant de remarquer que la première tentation qui va surgir dans le non-conscient de *'Ish* qu'est *'Ishah* se présente sous la forme d'un serpent qui manifeste, nous allons le voir, cette perversion rationnelle de l'esprit humain qu'est l'orgueil.

Le serpent est un animal qui se redresse pour mordre et inoculer son venin mortel. Il symbolise une verticalisation volontaire qui lui permet de faire entrer dans l'Humain quelque chose venant de sa gueule et donnant la mort. L'Humain est vertical par nature, le serpent est vertical par volonté. Cette verticalisation, qui symbolise tout le travail de la fonction symbolique qui, à travers la connaissance des manifestations du Monde d'En Bas, est appelée à la connaissance des réalités du Monde d'En Haut, est donnée par Dieu et reçue par l'Humain, tandis qu'elle est acquise par le serpent. Les artistes ont souvent bien perçu cette acquiescence du serpent en le représentant enroulé autour de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais. Le serpent représente donc pour l'Humain la tentation de s'emparer de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais, avec la conséquence inévitable qui est celle de la mort, symbolisée par le venin du serpent.

En effet, Dieu a prononcé un interdit pour l'Humain, celui de ne pas manger de l'arbre de la connaissance du bon et du mauvais. Cet interdit a, au moins, une double fonction. La première est d'indiquer à l'Humain que la fonction des arbres ne se réduit pas seulement à être pour lui une nourriture physique. Il y a un arbre qui ne se mange pas mais qui se contemple, un arbre qu'on ne saisit pas mais qu'on reçoit simplement. Pour vivre, l'Humain n'a pas seulement besoin de consommer mais aussi de contempler. La deuxième fonction de cet interdit est de montrer à l'Humain qu'il est un être limité, car créé par Dieu, et qu'il ne peut pas tout faire. En particulier, qu'il ne lui revient pas de décider de ce qui est bon ou mauvais pour lui et pour la Nature qui l'entoure. Jamais comme aujourd'hui l'Humain n'est autant dans la transgression, en décidant de lui-même de ce qui est bon et mauvais. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne sa sexualité où tous les interdits sont progressivement franchis : les relations hors mariage, l'infidélité, le divorce, le mariage homosexuel, la PMA, la GPA, et bientôt la conception artificielle. Ajoutons-y l'eugénisme et

l'euthanasie. L'Humain ne veut plus se recevoir de Dieu, il veut être son propre maître. « Vous serez comme des dieux ! », telle est sa tentation originelle et sa tentation perpétuelle.

Or, tout ce qui est créé est, par essence, symbolique, puisque tout ce qui est créé est, par essence, expression de Dieu à l'adresse de l'Humain, afin que celui-ci puisse connaître Dieu et, par-là, participer à la nature divine. Tout ce qui est créé, y compris l'Humain lui-même. La sexualité de l'Humain, dont la finalité, dans le Monde d'En Bas, est d'unir un homme et une femme pour engendrer un être nouveau qui soit une synthèse des deux par la jonction des ADN, a pour finalité, dans le Monde d'En Haut, de signifier l'union du mâle, *'Ish*, et du femelle, *'Ishah*, qui existe en tout humain, union qui consiste en la mise en œuvre de la fonction symbolique destinée, par la connaissance de Dieu qui en résulte, à faire naître en chaque Humain, un être nouveau, celui qui d'ombre de Dieu devient ressemblance de Dieu. Toute transgression sexuelle est transgression de la structure symbolique du monde et toute méconnaissance de la structure symbolique du monde conduit à une transgression sexuelle. C'est que l'apôtre Paul explique longuement dans son épître aux Romains, chapitre 1, versets 18-32.

Toute tentation de l'Humain vise à perturber sa fonction symbolique, afin que perdant de vue le lien ontologique qui relie la chose créée à la réalité signifiée, l'Humain soit entraîné vers un mauvais rapport avec cette chose créée. Cette tentation peut viser également les énergies psychiques de l'Humain pour les détourner de leur fonction voulue par Dieu.

#### **L'énergie psychique de l'individuation**

Parmi les énergies psychiques déposées par Dieu dans l'Humain, il en est une qui est celle de l'individuation, destinée à permettre à l'Humain de réaliser sa vocation spécifique qui est de transformer l'ombre de Dieu, en laquelle il a été créé, en ressemblance de Dieu. Cette transformation est une collaboration entre Dieu qui donne et l'Humain qui accepte de recevoir.

Mais cette énergie d'individuation peut se pervertir en orgueil lorsque l'Humain se persuade de pouvoir la réaliser par ses propres forces en se passant de Dieu. C'est ce que l'acquiescement du Serpent, symbolisée par sa verticalisation volontaire, suggère à *'Ishah* qui est dans *'Ish* : devenir dieu à la place de Dieu. Dès lors, l'Humain, au lieu de laisser Dieu faire pour lui, va chercher à faire sans Dieu ou à faire pour Dieu.

## **2. LE SACRIFICE DE L'ANIMAL**

A cause de la Chute, que nous relate le troisième chapitre de la Genèse, l'Humain ne réalise pas cette nomination et domination des animaux que sont les énergies intérieures. Au contraire, il se laisse dominer par ces énergies intérieures qui deviennent ces pensées passionnées dont parlent les Pères du désert.

C'est le sens profond du récit du Déluge, de la construction de l'arche et du rassemblement des animaux à l'intérieur de cette arche. L'Humain était envahi par les pensées passionnées, s'extériorisant en le portant au mal, chaque jour :

« Et vit YHWH que grand le mauvais du Terreur sur la terre  
et tout le penchant des pensées de son cœur seulement mauvais tout le jour. »  
(Gn 6,5)

Dieu demande donc au seul juste, Noé, de faire rentrer un couple de chaque espèce animale dans l'arche, expression symbolique de la domination des pensées passionnées qu'il lui est demandé d'effectuer.

Si l'évangéliste Marc ne nous précise pas quelles ont été les tentations de Iéshoua au désert, après son baptême par Jean, il nous précise qu'il « était avec les bêtes sauvages et (que) les anges le servaient » (Mc 1, 13). Rabbi Iéshoua était avec les bêtes sauvages pour passer de l'animalité à l'humanisation et les anges le servaient pour le faire passer de l'humanisation à la divinisation. Et cela grâce à la Parole de Dieu dont Rabbi Iéshoua s'est servie pour résister aux tentations.

C'est précisément la caractéristique de la Parole de Dieu : née du non-conscient de l'Humain, elle l'aide à prendre conscience de ce qui est en lui et qu'il doit dominer.

« Vivante, en effet, la parole de Dieu et efficace  
et plus tranchante qu'aucun glaive à deux bouches,  
et pénétrant jusqu'au point de division d'âme et d'esprit,  
de jointures et même de moelles,  
et capable de juger réflexions et pensées d'un cœur.  
Aussi, il n'y a pas d'œuvre secrète face à elle ;  
et tout est sans voile et subjugué par son regard,  
(elle) devant qui nous (avons) la parole. »  
(He 4, 12-13)

C'est bien le rôle assumé par la Tôrah de Moïse, de distinguer entre les animaux, ceux qui sont purs et ceux qui sont impurs, ceux que l'homme peut toucher et ceux que l'homme ne doit pas toucher.

Cette même Tôrah révélée, qui commande à l'Humain de domestiquer l'animal, lui commande aussi de le sacrifier. La liturgie du Temple est essentiellement une liturgie sacrificielle. Tous les jours, des animaux devaient être sacrifiés. Pourquoi cette nécessité de sacrifier des animaux ?

« Il fut un temps où le peuple d'Israël pratiquait les sacrifices d'enfants, à l'instar des autres nations. La dimension symbolique de cet acte – qui bien sûr, nous paraît horriblement barbare aujourd'hui – réside dans cette connaissance inconsciente dont toutes les traditions sont porteuses : l'homme sait secrètement qu'il doit mourir en lui-même en tant que « fils », pour renaître... et pour mourir encore, jusqu'à ce qu'il atteigne à la pleine dimension de Fils, dans la Ressemblance à Dieu. L'épisode du Sacrifice d'Isaac nous apprend qu'Israël, alors, n'avait pas conscience de cette dimension intérieure et avait besoin d'extérioriser le symbole par cet acte terrible qu'est le sacrifice humain. [...]

« Le Dieu d'Israël va donc arrêter les sacrifices sanglants des enfants, mais son peuple ne pouvait pas passer immédiatement du rite extérieur au geste symbolique qui implique de « faire le sacré » à l'intérieur de soi. Aussi la didactique divine va-t-elle instaurer, à la place d'immolations d'enfants, celle des animaux. Le Livre du Lévitique règle – d'une façon difficile à lire pour nous, je le reconnais – la ritualisation de ces offrandes animales, qui ne sont que la préfiguration de ce que nous avons à vivre dans le retournement de nos « animaux intérieurs ». « Ça crie, ça mord, ça hurle à l'intérieur de nous », nous disent les Pères des premiers siècles du christianisme, en nous parlant de ces énergies que nous avons à ramasser, à nommer, à immoler, c'est-à-dire à transmuter sur nos autels intérieurs. Là encore, le peuple ne peut entrer dans cette dimension symbolique, seuls les prophètes en ont conscience et Dieu parle par leur bouche en disant : « Ce n'est pas des sacrifices sanglants que je

veux, mais un esprit brisé», c'est-à-dire un esprit accueillant le Tout-Autre, acceptant l'inacceptable.»<sup>11</sup>

En vérité, après la domestication de l'animal qui signifie, pour que l'Humain la réalise, la domination de ses énergies intérieures, le sacrifice animal vient signifier, pour que l'Humain la réalise, une autre attitude intérieure : la reconnaissance de sa totale dépendance de Dieu, instant après instant. Dans cette reconnaissance, il y a à la fois, l'acceptation de se recevoir de Dieu pour ce qu'il veut bien nous donner, et l'acceptation de lui rendre ce qui lui appartient quand celui-ci décide de le reprendre.

« Le sacrifice animal montre figurativement le sacrifice de l'homme mais, pour comprendre mieux encore cette figuration, il faut aller jusqu'à comprendre pourquoi le vrai-homme doit être sacrifié et comment tel ou tel animal peut en figurer tel ou tel aspect.

« L'homme véritable doit se constituer à « l'image et à la ressemblance » de Dieu, selon notre Livre ! Il doit donc entretenir une certaine réciprocité avec son créateur. Or, quelle réciprocité peut-elle s'établir entre le créateur et la créature ? L'un reçoit tout de l'autre, son être même est donné. C'est pourquoi la seule réciprocité possible est de « rendre grâce », donner le donné, c'est-à-dire son être même.

« L'homme ne peut faire « être » le Créateur qui lui donne l'être mais il peut offrir son être à Dieu dans un don de gratitude. Mais comment s'offrir soi-même ? Quelles mains peuvent offrir le présent quand le présent est soi-même ?

« Aussi le don de soi ne peut être que figuré – théâtralement – dans un signe extérieur d'offrande.

« Cette offrande extérieure ne peut être un fruit de don propre travail, parce qu'alors on ne donnerait que ce que l'on a produit et non ce que l'on est, et parce qu'aussi le travail a eu deux objets : la transformation des choses du monde (qui ont été toutes données par Dieu) et la transformation de soi dans l'achèvement de sa propre essence. Offrir les prémices des champs – ou de toute « culture » - c'est bien offrir quelque chose de soi puisque, précisément, le travail qui a permis cette « culture » a nécessité de l'intelligence et de la force. Mais c'est une offrande partielle qui n'accomplit pas la réciprocité de don avec Dieu. Si l'offrande de ce travail était comprise comme établissant une telle réciprocité, cela ferait de Dieu lui-même un potier fabricant de l'univers – ce qu'Il n'est certes pas ! Ouvrage pour ouvrage comme si, toute proportion gardée, il était convenable de considérer Dieu comme un fabricant, comme un démiurge ! Mais cela est une erreur métaphysique funeste, c'est l'idolâtrie, et c'est pourquoi Dieu n'agrée pas l'offrande de Caïn. En effet, celui-ci « fit venir du fruit de la Adamah (comme) offrande pour Yahvé » parce qu'il était « travailleur de la Adamah », tandis qu'Abel offre « des premiers-nés de son troupeau », ce qui est agréé par Dieu parce que l'animal est le signe ad hoc de l'offrande de soi. Bien sûr, l'animal fait partie de cette Adamah donnée par Dieu mais non comme fruit du travail de l'homme. L'animal, *c'est soi hormis la conscience de soi* qui est figurée par la femme tirée de l'homme et non pas de la terre comme l'homme.

« On ne peut non plus offrir la femme en sacrifice, car elle est tirée de l'homme, et l'homme ne peut s'offrir lui-même puisqu'il contient cette femme qui, à jamais, sort de lui – comme « travail » de Dieu qui la tire de lui. Il reste que l'homme peut et doit offrir l'« animal » et cela implique que Dieu est celui qui donne la vie, qu'il est le Dieu vivant.»<sup>12</sup>

L'animal est, par excellence, un don de Dieu à l'Humain, grâce auquel l'Humain peut se nourrir, se vêtir et travailler la terre. Offrir cet animal domestique à Dieu, c'est rendre à Dieu ce qui est à lui et qu'il a donné à l'Humain. Sacrifier l'animal, c'est, pour l'Humain, non seulement reconnaître que tout son être vient de Dieu, mais aussi accepter que ce qu'il a

<sup>11</sup> Annick de SOUZENELLE, Jean MOUTTAPA, *La Parole au cœur du corps, l'Être et le corps*, Albin Michel, 1993, p. 203.

<sup>12</sup> Jean-François FROGER, Jean-Pierre DURAND, *Le Bestiaire de la Bible*, DésIris, 1994, pp.169-170.

reçu de Dieu, Dieu puisse le lui reprendre. Car la tendance naturelle de l'Humain est de vouloir s'approprier ce que Dieu lui a donné : son corps, son âme, son esprit, sa vie. Et l'Humain doit non seulement rendre à Dieu ce qui lui appartient par l'action de grâce, mais aussi par l'acceptation de tout perdre progressivement, à travers la vieillesse, la maladie et la mort. Comme l'affirme le Talmud : « *Le nouveau-né ouvre les mains pour tout saisir, le vieillard ouvre les mains pour tout lâcher* ». Et c'est dans la mesure où l'Humain renonce à tout ce qu'il croit lui appartenir qu'il peut s'unir en toute vérité à Dieu, union figurée symboliquement dans le sacrifice animal par la consommation de l'animal sacrifié.

Malheureusement, l'Humain a pu accomplir le sacrifice animal pour signifier cette totale reddition de lui-même à Dieu, sans la réaliser effectivement en lui-même. Car cette reddition est au-delà des forces humaines. Non seulement l'Humain a du mal à rendre grâce à Dieu pour ce qu'il lui donne, mais il a aussi beaucoup de mal à accepter que Dieu reprenne ce qu'il lui a donné, pour lui rappeler qu'il n'existe que par lui, et surtout l'Humain a beaucoup de mal à accepter que Dieu ne lui donne pas tout.

Le péché originel, prototype de tout péché, ne consiste-t-il pas pour l'Humain à vouloir s'approprier ce qui ne lui est pas donné ? L'interdit sur la manducation de l'arbre de la connaissance du bien et du mal était là, en particulier, pour manifester à l'Humain qu'il est un être limité. Par essence, l'Humain est un être limité puisqu'il n'existe pas par lui-même mais qu'il n'existe que par Dieu. Cette limitation de l'être humain est également signifiée dans la parabole des talents, où les différents serviteurs ne reçoivent pas la même somme. L'inégalité entre les êtres humains est intrinsèque au monde créé par Dieu pour marquer la finitude de l'être humain. L'égalitarisme, qui sévit dans la pensée occidentale actuelle, est la négation de cette finitude, le refus de se recevoir de Dieu, la volonté de se substituer à Dieu par le transhumanisme, la volonté d'être Dieu à la place de Dieu. Accepter sa finitude, ses limites, ses manques, c'est accepter de reconnaître venir de Dieu et non de soi-même.

On entend souvent dire que la vieillesse est un naufrage. Effectivement, au fur et à mesure qu'on vieillit, Dieu reprend progressivement ce qu'il a donné : la santé physique, la santé psychique, voire même la santé pneumatique à travers la nuit de la foi, et c'est enfin la mort par laquelle Dieu reprend l'esprit qu'il a donné pour le recueillir, laissant le corps aller à la corruption. Ce qui peut être vécu comme un naufrage, peut l'être aussi comme un dialogue amoureux avec Dieu pendant lequel l'Humain accepte progressivement de rendre à Dieu ce que celui-ci lui a donné, pour reconnaître sa totale dépendance de Dieu. C'est là le véritable sacrifice auquel Dieu nous invite, que voulaient signifier les sacrifices animaux sans le réaliser effectivement, par impuissance de l'Humain à y joindre les dispositions intérieures de reddition à Dieu.

Ces disposition intérieures de reddition à Dieu peuvent se synthétiser en trois attitudes : accepter, remercier, restituer.

Accepter de Dieu, d'être ce que je suis et d'avoir ce que j'ai, comme aussi accepter de Dieu ce que je ne suis pas, ce que je n'ai pas.

Remercier Dieu de ce que je suis et de ce que j'ai, comme aussi le remercier de ce que je ne suis pas et de ce que je n'ai pas.

Restituer à Dieu ce que je suis et ce que j'ai.

Tout péché de l'Humain consiste en la transgression de l'une de ces trois attitudes : accepter, remercier, restituer. Et chacune des huit pensées passionnées, répertoriées par les Pères du désert, vise à transgresser l'une de ces trois attitudes.

### **3. LE SACRIFICE DU DIEU-HOMME**

**Le sacrifice de la Croix est le seul sacrifice efficace**

Que le sacrifice animal, dans la liturgie du Temple, n'ait pas atteint son but qui était de permettre à l'Humain d'éviter le péché en lui suggérant, non seulement de symboliser, mais de réaliser effectivement, à travers ces sacrifices, les trois attitudes qu'ils devaient signifier : accepter, remercier, restituer, l'apôtre Paul, dans son épître aux Hébreux, l'affirme :

« Ne possédant que l'esquisse des biens à venir  
et non l'expression même des réalités,  
la Tôrah est à jamais incapable,  
malgré les sacrifices, offerts chaque année indéfiniment,  
de mener à l'accomplissement  
ceux qui viennent y prendre part.  
Sinon, n'aurait-on pas cessé de les offrir  
pour la simple raison que, purifiés un bonne fois,  
ceux qui rendent ainsi leur culte  
n'auraient plus eu conscience d'aucun péché ?  
Mais, en fait, par ces sacrifices,  
on remet les péchés en mémoire chaque année.  
Car il est impossible  
que du sang de taureaux et de boucs enlève les péchés. »  
(He 10, 1-4)

Par contre, en nous présentant la mort du Dieu-Homme comme un sacrifice, l'apôtre Paul, nous en affirme l'efficacité :

« Tandis que chaque prêtre se tient chaque jour debout  
pour remplir ses fonctions  
et offre fréquemment les mêmes sacrifices,  
qui sont à jamais incapables d'enlever les péchés,  
lui, par contre, après avoir offert pour les péchés un sacrifice unique,  
siège pour toujours à la droite de Dieu  
et il attend désormais  
que ses ennemis en soient réduits à lui servir de marchepied.  
Par une offrande unique, en effet,  
il a mené pour toujours à l'accomplissement  
ceux qu'il sanctifie. »  
(He 10, 11-14)

De ce sacrifice de la Croix, le Dieu-Homme en est, à la fois, le grand-prêtre et la victime :

« Le Christ, lui, survenu comme grand-prêtre des biens à venir,  
traversant la tente plus grande et plus parfaite  
qui n'est pas faite de main d'homme,  
c'est-à-dire qui n'est pas de cette création,  
entra une fois pour toutes dans le sanctuaire,  
non pas avec du sang de boucs et de jeunes taureaux,  
mais avec son propre sang,  
nous ayant acquis une rédemption éternelle.  
Si, en effet, du sang de boucs et de taureaux et de la cendre de génisse,  
dont on asperge ceux qui sont souillés,  
les sanctifient  
en leur procurant la pureté de la chair,

combien plus le sang du Christ,  
qui par un Esprit éternel s'est offert lui-même sans tache à Dieu,  
purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes  
pour que nous rendions un culte au Dieu vivant. »  
(He 9, 11-14)

Pour que le Dieu-Homme soit bien le grand-prêtre qui sacrifie la victime, il est important que ce soit lui qui immole la victime et non quelqu'un d'autre. Or, la crucifixion a été accomplie par la main des hommes. C'est pourquoi, afin que ce soit bien clair, qu'en réalité, c'est bien lui le Dieu-Homme qui accomplit le sacrifice, il a pris soin de nous préciser :

« C'est pourquoi le Père m'aime,  
parce que moi je dépose mon âme,  
pour que de nouveau je la prenne.  
Personne ne m'enlève celle-ci,  
mais moi je la dépose de moi-même.  
Pouvoir j'ai de la déposer de moi-même  
et pouvoir j'ai de nouveau la prendre ;  
ce commandement, je l'ai reçu de la part de mon Père. »  
(Jn 10, 17-18)

Et, pour qu'il soit bien clair que le Dieu-Homme est le maître de sa mort, il remet le souffle au bout de trois heures de crucifixion, alors que ce supplice pouvait durer beaucoup plus longtemps avant d'entraîner la mort du supplicié.

Grand-prêtre, non pas dans la lignée d'Aaron, mais dans la lignée de Melchisédeq :

« Ce n'[est] pas pour soi-même [que] quelqu'un prend la dignité,  
mais appelé par Dieu, de même qu'aussi, Aaron.  
Et ainsi ce n'est pas le Christ  
qui s'est lui-même imaginé devenir grand prêtre,  
mais celui qui lui a dit :  
*Mon Fils, c'est toi ;  
moi, aujourd'hui je t'ai fait advenir*<sup>13</sup> ;  
ainsi que, dans un autre (passage), il dit :  
*Tu [es] prêtre pour l'éternité,  
dans la lignée de l'Ordre [de] Melchisedeq*<sup>14</sup>. »  
(He 5, 4-6)

Or, il est intéressant de remarquer que ce que Melchisedeq offre en sacrifice, c'est du pain et du vin :

« Melchisedeq, roi de Shalem, apporta du pain et du vin ;  
Il était prêtre du Dieu Très-Haut. »  
(Gn 14, 18)

« L'application au sacerdoce du Christ est développée en He 7. La tradition patristique a exploité et enrichi cette exégèse allégorique, voyant dans le pain et le vin apportés à Abraham une

---

<sup>13</sup> Psaume 2, 7.

<sup>14</sup> Psaume 109, 4.

figure de l'Eucharistie, et même un véritable sacrifice, figure du sacrifice eucharistique, interprétation reçue dans le Canon de la Messe. Plusieurs Pères avaient même admis qu'en Melkisedeq était apparu le Fils de Dieu en personne. »<sup>15</sup>

Mais si le Dieu-Homme est bien le grand-prêtre, il est aussi la victime. Mais, non plus une victime animale, seulement capable de signifier les trois attitudes requises : accepter, remercier, restituer, sans pouvoir les réaliser en elle-même. Le Dieu-Homme est une victime humaine, douée de psychisme, capable de réaliser pleinement, dans ce sacrifice extrêmement douloureux de la Croix, ces trois attitudes d'acceptation, d'action de grâce et de restitution. Et cette victime humaine, douée d'un psychisme divinisé, est non seulement capable de réaliser en lui ces trois attitudes, mais il est aussi capable de nous en rendre participants, et par là, de nous purifier de nos péchés. C'est, dans ce sens, que la parole de Iéshoua est bien de « déposer son âme » en nous, et non pas, comme on traduit habituellement, de « donner sa vie », c'est-à-dire de simplement mourir pour nous. Et c'est pourquoi aussi, il est important que, si le Dieu-Homme doit véritablement nous rendre participants de ses mimèmes pour nous sauver, que nous buvions son sang qui est le symbole du psychisme humain. « Le sang, c'est l'âme » nous dit à plusieurs reprises l'Ancien Testament (Gn 9, 4 ; Dt 12, 23 ; Lv 17, 11 et 14).

#### **Le mimodrame sacrificiel de la messe**

A la Cène, Jésus fait d'abord manger sa chair puis, après le diner, boire son sang d'après Luc et Paul, alors que dans le rite liturgique la manducation et la bibition se suivent. La dissociation existant chez Luc et chez Paul montre que la manducation de la chair se suffit à elle-même en tant que manducation de l'Enseigneur qui est la finalité de tout enseignement spirituel. La bibition du sang, décalée, semble montrer que cette bibition correspond à une autre finalité qui me semble double. La première finalité est de mimodramatiser symboliquement la mise à mort du Dieu-Homme par le fait que sa chair, qui est lui tout entier, est en quelque sorte vidée de son sang. Et c'est par ce mimodrame symbolique que le sacrifice de la croix est non seulement évoqué, mais réellement rendu présent, ici et maintenant. La deuxième finalité est de nous purifier du péché d'une manière efficace car, contrairement aux sacrifices de l'Ancien Testament où le sang des animaux était simplement aspergé sur le peuple, dans le sacrifice du Dieu-Homme nous buvons son sang, qui est son psychisme divinisé, et devenons ainsi participants de ses mimèmes d'acceptation, d'action de grâce et de restitution.

Nous disons bien que le mimodrame eucharistique rend présent, ici et maintenant, le sacrifice de la Croix. En aucun cas, le mimodrame eucharistique ne constitue un sacrifice perpétuellement répété, faisant en quelque sorte nombre avec le seul sacrifice de la Croix. Le concile de Constantinople de 1157 a condamné l'opinion de « *ceux qui ne comprennent pas correctement le mot « souvenir » et qui osent dire qu'il (le Christ) renouvelle le sacrifice de Son Corps et de Son Sang en idée et en image... et qui, par conséquent, introduisent l'idée qu'il s'agit d'un autre sacrifice que celui qui a été accompli dès le commencement* »<sup>16</sup>. C'est ce que certains protestants refusent d'admettre en prétendant que le seul sacrifice est celui de la Croix, que l'Eucharistie ne peut pas être un véritable sacrifice, mais seulement une commémoration, une évocation de l'unique sacrifice de la Croix, comme l'on commémore la

<sup>15</sup> Bible de Jérusalem, Le Cerf, 1974, note b, p. 44.

<sup>16</sup> Cité par Mgr Basile Krivochéine dans le *Messenger de l'Exarchat du patriarcat de Moscou*, n° 48, p.211 et cité par François Brune dans *Pour que l'homme devienne Dieu*, Editions Le Temps Présent, 2013, p.110-111.

prise de la Bastille ou la fin des guerres mondiales ou la mort de n'importe quel grand homme de l'Histoire. C'est ce que malheureusement certaines anamnèses de la Liturgie catholique postconciliaire pourraient induire en affirmant : « Nous rappelons ta mort, Seigneur Jésus ». Non, il ne s'agit pas d'un simple rappel mais d'une « présentification » !

Le protestantisme est une rationalisation de la foi qui fait souvent fi du symbolisme et qui ignore, de ce fait, l'existence d'un temps sacré qui est celui de Dieu et qui échappe à la durée et aux catégories de passé, présent et futur. Voici ce qu'écrit le Père François Brune dans son livre « Pour que l'homme devienne Dieu ! » :

« Pour l'homme primitif [...], il y a deux niveaux de temps : le temps des activités profanes qui passe, disparaît et ne compte pas, et le temps du sacré qui, lui, ne s'écoule pas.

« Ce qui constitue le temps sacré, ce sont d'abord les gestes, les actions des dieux et des héros, les actions par lesquelles ils ont organisé le monde, l'ont soutenu, nourri, défendu, sauvé. Ces gestes et ces actions sont bien censés avoir été accomplis dans ce monde-ci, donc dans notre histoire, en un moment précis de l'écoulement du temps. Et cependant, parce qu'ils étaient sacrés, ils transcendent ce temps qui passe. Ils ne passent pas. Tout geste, toute activité de l'homme reproduisant ces gestes des dieux, ne sont pas, pour l'homme primitif, seulement des répétitions, des imitations, des copies de ce qu'ont fait les dieux mais, par ces imitations, ils participent aux gestes de ces dieux et de ces héros ; non pas à des gestes semblables, répétés par les dieux eux-mêmes à travers les hommes, mais à ces gestes mêmes au moment même où les dieux les ont accomplis une fois pour toutes. « *Dans la religion comme dans la magie, la périodicité signifie avant tout l'utilisation indéfinie d'un temps mythique **rendu présent**. Tous les rituels ont la propriété de se passer **maintenant, dans cet instant-là**. Le temps qui a vu l'événement commémoré ou répété par le rituel en question est **rendu présent**, « re-présenté » si l'on peut dire, si reculé qu'on l'imagine dans le temps »<sup>17</sup>. »<sup>18</sup>*

Marcel Jousse, par son anthropologie du geste et la loi du rythmo-mimisme que celle-ci a mise en évidence, vient à la fois confirmer et justifier cette conception du temps sacré, qui ne relève donc pas d'une mentalité « primitive » avec le sens péjoratif que l'on peut donner à cette qualification. Par le rythmo-mimisme, l'Humain devient la chose et la rend donc présente, ici et maintenant. Il est à noter que ce que François Brune qualifie d'« imitations » des gestes des dieux sont, en réalité, ce que Marcel Jousse appelle des mimodrames de style global analogiques. Analogiques parce que, très souvent, ils ne reproduisent pas exactement les gestes des dieux, mais les évoquent à travers des gestes symboliques. C'est le cas des sacrements chrétiens qui réalisent, dans le Monde d'En Bas, ce qu'ils signifient du Monde d'En Haut.

Le Père François Brune continue en distinguant deux niveaux de réalité : le niveau sensible et le niveau non sensible, que j'appellerais plus volontiers : le niveau du Monde d'En bas et le niveau du Monde d'En Haut :

« Nous nous trouvons pratiquement amenés à distinguer deux niveaux de réalité. Au niveau sensible, le sacrifice de la Croix est irrévocablement passé. De même, à ce niveau sensible, chaque messe connaît son déroulement propre, irréversible et irrévocable. Mais à un niveau plus profond de la même et unique réalité, à un niveau non sensible et que nous n'atteignons que dans la foi, c'est en réalité le même et unique sacrifice qui s'est accompli au Golgotha, selon sa forme sensible normale, et auquel nous assistons à chaque messe, mais selon une autre forme sensible, la forme sacramentelle. Ce qui revient à dire que n'importe quel instant de notre temps peut être amené, par la célébration liturgique, à coïncider avec l'instant du sacrifice de la Croix. Notons qu'à partir du moment où l'on

<sup>17</sup> Mircea ELIADE, *Traité d'histoire des religions*, Payot, 1968, p.337.

<sup>18</sup> François BRUNE, *Pour que l'homme devienne Dieu*, Editions Le Temps Présent, 2013, p. 103.

admet un tel mécanisme, il importe assez peu que l'instant du rite actualisateur soit chronologiquement, dans le flux du temps, situé après ou avant l'instant de l'action archétype, accomplie selon son mode sensible normal. C'est probablement la meilleure façon de comprendre la Saint Cène. Elle est l'institution de l'Eucharistie, c'est-à-dire de la célébration liturgique du sacrifice du Golgotha. Il est difficile d'admettre que la première célébration instituant toutes les autres n'ait pas eu, elle aussi, ce caractère sacrificiel. Or, elle a lieu avant l'accomplissement historique du sacrifice du Golgotha. Mais si l'on admet qu'au niveau profond non sensible, accessible seulement dans la foi, n'importe quel instant puisse coïncider avec n'importe quel autre, alors il n'y a plus aucune difficulté. La Saint Cène célébrée par le Christ lui-même, la veille de sa Passion, est la pré-actuation du sacrifice de la Croix. Pré-actuation ou ré-actuation, le mécanisme est finalement le même.

« Cela nous permet de comprendre maintenant pourquoi la liturgie byzantine célèbre non seulement la Crucifixion et la Résurrection du Christ ainsi que son Ascension, mais encore sa Parousie, son retour glorieux. L'archimandrite Cyprien Kern le soulignait déjà : *« Il est caractéristique que la commémoration s'étende à tous les temps et pas seulement au passé. Dans la commémoration eucharistique se mêlent les frontières du passé, du présent et de l'avenir. Le service eucharistique en paroles et non sanglant, est hors du temps, non soumis aux lois de nos perceptions sensibles et de notre logique. Nous nous souvenons dans notre liturgie, même de l'avenir (souligné dans le texte)<sup>19</sup> »*<sup>20</sup>.

Nous avons un exemple de cet enchevêtrement de ces deux temps, profane et sacré, au chapitre 24, verset 44, de l'évangile de saint Luc, lorsque Iéshoua affirme à ses appreneurs : *« Telles sont bien les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous »*. Visiblement, avant sa Résurrection, Iéshoua est inséré dans l'espace-temps de notre Monde d'En Bas, et après sa Résurrection, tout en étant présent devant ses appreneurs, il n'est plus dans cet espace-temps : il y a visiblement un temps où Iéshoua « était encore avec eux » et un temps où, tout en se manifestant à ses appreneurs, il n'est plus avec eux. L'épître aux Hébreux nous confirme, par ailleurs, que le Dieu-Homme, dans sa nature théanthropique, échappe au temps en restant le même : *« Jésus Christ, hier et aujourd'hui le même, et pour les ères »* (He 13, 8).

Notons au passage que ces affirmations nous permettent aussi de comprendre le mystère de l'immaculée conception de Marie, intervenue, dans le Monde d'En Bas, avant le sacrifice de la Croix, mais réalisée par ce même sacrifice de la Croix, éternellement actuel hors de notre temps.

---

<sup>19</sup> Cyprien KERN, *Evkharistia*, Ymca-Press, 1947, en russe, pp. 230-231.

<sup>20</sup> François BRUNE, *Pour que l'homme devienne Dieu*, Editions Le Temps Présent, 2013, pp. 111-112.